

LES LIGNES DE BOUAKÉ-LA-NEUVE

REVUE ÉLECTRONIQUE DES SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA

NUMÉRO

15

JANVIER

2023



ISSN : 2221-9730

LES LIGNES DE BOUAKÉ-LA-NEUVE
Revue électronique des sciences humaines
de l'Université Alassane Ouattara

LES LIGNES DE BOUAKÉ-LA-NEUVE
Revue électronique des sciences humaines
de l'Université Alassane Ouattara

Azoumana Ouattara : Directeur de Publication

Université Alassane Ouattara, Décanat
BPV 18 Bouaké 01
République de Côte d'Ivoire

Téléphone: (225) 01 03 58 91 04

Courriel: azou_o@yahoo.fr

Site Internet: www.leslignesdebouake-la-neuve.org

ISSN : 2221-9730

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Prof. Azoumana OUATTARA

CHEFS DE LA RÉDACTION

- Prof. ABOLOU Camille Roger ;
- Prof. N'GORAN-POAMÉ Lea.

COMITÉ DE RÉDACTION

- Prof. SORO Donissongui ;
- Prof. KOUASSI Yao Edmond ;
- Prof. TRO Dého Roger ;
- Prof. GUIBLEHON Bony;
- Prof. KANGA Konan Arsène ;
- Dr/Mc NIAMKEY Aka ;
- Dr KOUAMÉ Séverin.

COMITÉ DE LECTURE

- Prof. IBO Lydie ;
- Prof. ZONGO Georges ;
- Prof. KOUAKOU Antoine ;
- Prof. DJAKO Arsène ;
- Prof. KOSSONOU Kouabena François;
- Prof. DEDOMON Claude;
- Prof. KOFFI Ehouman René

COMITÉ SCIENTIFIQUE

- Prof. AKINDES Francis, Université Alassane Ouattara /IRD, Chaire UNESCO de Bioéthique;
- Prof. CANIVEZ Patrice, Lille III ;
- Prof. DEVERIN Yveline, Université Toulouse-le-Mirail ;
- Prof. DIBI Kouadio Augustin, Université de Cocody ;
- Prof. KERVEGAN Jean-François, Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne ;
- Prof. KONATE Yacouba, Université de Cocody ;
- Prof. MARIE Miran, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris ;
- Prof. NUBUKPO Komlan Messan, Université de Lomé ;
- Prof. POAME Lazare Marcellin, Université Alassane Ouattara ;
- Prof. SAVADOGO Mahamadé, Université de Ouagadougou ;
- Prof. Gilles MARMASSE, Université de Poitier ;
- Prof. Jacques NANEMA, Université de Ouagadougou.

LIGNE ÉDITORIALE

L'engagement scientifique des enseignants-chercheurs de l'Université Université Alassane Ouattara a contribué à mettre en place une revue ouverte aux recherches scientifiques et aux perspectives de développement. *Les lignes de Bouaké-la-neuve* est un des résultats de cette posture qui comporte le pari d'une éthique du partage des savoirs. Elle est une revue interdisciplinaire dont l'objectif est de comparer, de marquer des distances, de révéler des proximités insoupçonnées, de féconder des liens, de conjuguer des efforts d'intellection et d'ouverture à l'altérité, de mutualiser des savoirs venus d'horizons différents, dans un esprit d'échange, pour mieux mettre en discussion les problèmes actuels ou émergents du monde contemporain afin d'en éclairer les enjeux cruciaux. Ce travail de l'universel fait appel aux critiques littéraires et d'arts, aux bioéthiciens, aux géographes, aux historiens, aux linguistes, aux philosophes, aux psychologues, aux spécialistes de la communication, pour éclairer les problèmes publics qui n'avaient auparavant pas de visibilité mais surtout pour tracer des perspectives nouvelles par des questionnements prospectifs. La revue accueillera les contributions favorisant le travail d'interrogation des sociétés modernes sur les problèmes les plus importants : la résurgence de la question des identités, les enjeux éthiques des choix pratico- technologiques, la gouvernance des risques, les défis environnementaux, l'involution multiforme de la politique, la prise au sérieux des droits humains, l'incomplétude de l'expérience démocratique, les promesses avortées des médias, etc. Toutes les thématiques qui seront retenues couvriront les défis qui appellent la rencontre du travail de la pensée pensante et de la solidarité.

CONSIGNES DE RÉDACTION

Normes éditoriales d'une revue de lettres ou sciences humaines adoptées par le CTS/LSH, le 17 juillet 2016 à Bamako, lors de la 38ème session des CCI : « Aucune revue ne peut publier un article dont la rédaction n'est pas conforme aux normes éditoriales (NORCAMES/LSH). Les normes typographiques, quant à elles, sont fixées par chaque revue. »

1. Les textes à soumettre devront respecter les conditions de formes suivantes :

- ✓ le texte doit être transmis au format document doc ou rtf ;
- ✓ il devra comprendre un maximum de 60.000 signes (espaces compris), interligne 1,5 avec une police de caractères Times New Roman 12 ;
- ✓ insérer la pagination et ne pas insérer d'information autre que le numéro de page dans l'en-tête et éviter les pieds de page ;
- ✓ les figures et les tableaux doivent être intégrés au texte et présentés avec des marges d'au moins six centimètres à droite et à gauche. Les caractères dans ces figures et tableaux doivent aussi être en Times 12. Figures et tableaux doivent avoir un titre.
- ✓ Les citations dans le corps du texte doivent être indiquées par un retrait avec tabulation 1 cm et le texte mis en taille 11.

2. Des normes éditoriales d'une revue de lettres ou sciences humaines

2.1. Aucune revue ne peut publier un article dont la rédaction n'est pas conforme aux normes éditoriales (NORCAMES). Les normes typographiques, quant à elles, sont fixées par chaque revue.

2.2. La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

2.3. La structure d'un article scientifique en lettres et sciences humaines se présente comme suit :

- Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction (justification du thème, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

- Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

- Les articulations d'un article, à l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (exemples : 1.; 1.1.; 1.2; 2.; 2.2. ; 2.2.1 ; 2.2.2. ; 3. ; etc.).

2.4. Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

2.5. Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante : - (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ; - Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

Exemples :

- En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupé du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens(...)».

- Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

- Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

2.6. Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

2.7. Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2^{de} éd.).

2.8. Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur.

Par exemple :

Références bibliographiques

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

SOMMAIRE LESLIGNES

GÉOGRAPHIE

- 1- **KOUASSI Konan**, Massification scolaire et risques épidémiogènes dans les établissements d'enseignement primaire de Béoumi (Centre-Côte d'Ivoire).....1

SOCIOLOGIE-ANTHROPOLOGIE

- 2- **N'GUIA Jean-Claude, KONE Moussa, BRIGNON Tape Axel-Wilfried**, Scanographie de la certification foncière et gestion des conflits à Tagoura dans le Centre ouest ivoirien18

- 3- **TCHETCHE Obou Mathieu, AFFERI Adjoa Bénédicte**, Facteurs communautaires du travail des enfants en Côte-d'Ivoire : exemple de la communauté malinké à Abidjan34

PSYCHOLOGIE

- 4- **KPENONHOUN Joël Paterson, Sylvie de CHACUS**, Le divorce à Cotonou : l'union de la société et ses institutions contre les enfants.....53

PHILOSOPHIE

- 5- **OUÉDRAOGO Hamado**, La lutte contre les inégalités et la question du lien social.....66

- 6- **PALÉ Chantal épouse KOUTOUAN**, Le réalisme machiavélien et la praxis marxienne à l'épreuve de la transformation du monde.....80

- 7- **ZAMBLÉ Bi Zaouli Sylvain**, Le parlement local au secours de la démocratie moderne : la citoyenneté locale en question.....94

- 8- **DANGO Adjoua Bernadette**, Le caractère logico-philosophique du langage et la question du pragmatisme.....109

SCIENCES DE L'ÉDUCATION

- 9- **KABORÉ Sibiri Luc, SOULAMA/COULIBALY Zouanso, ZOUNGRANA/OUEDRAOGO Valérie**, Éducation à la santé sexuelle et reproductive à l'école primaire au Burkina Faso : une analyse des perceptions et des connaissances des acteurs123

HISTOIRE

- 10- **SORO Doyakang Fousseny**, Implantation et impacts des banques dans la région du Haut-Sassandra (1962-2020)140

LITTÉRATURES

- 11- N'GUESSAN Konan Lazare**, Josué Guebo : rapport avec le français de Côte d'Ivoire.....**157**
- 12- GORE Orphée**, La condition animale dans *Une partie de chasse* d'Agnès Desarthe : stratégies discursives et modes de représentation.....**168**
- 13- BONY Yao Charles**, Le paradigme de l'insécurité et de l'insalubrité dans *Ville cruelle* d'Éza Boto.....**182**
- 14- KASSI Koffi Jean-Jacques**, La migration par l'écriture: un allégorisme de la transculturalité dans *Loin de mon père* de Véronique Tadjo.....**197**
- 15- KOUADIO Adjoua Philomène**, Réécriture de l'existant culturel musical baoulé et résilience militante : *Manka Talèbo* de Konan Roger Langui.....**209**
- 16- IFFONO Faya Pascal**, *Un Attiéké pour Elgass* (1993) : peinture romanesque de l'expression exilique des "naufragés" de Bidjan.....**224**
- 17- DOUKOURE Madja Odile**, Un entre deux cultures, lecture de *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane.....**244**
- 18- Honorine B. MBALA-NKANGA**, Ntsame : Lire la construction des cultures de convergence dans *Histoire d'Awu* de Justine Mintsa**260**

Le réalisme machiavélien et la praxis marxienne à l'épreuve de la transformation du monde

Chantal PALÉ épouse KOUTOUAN

Université Alassane Ouattara,
Département de Philosophie,
pale_chantal@yahoo.fr

Résumé

Karl Marx montre à travers le matérialisme historique que seule la praxis, l'action révolutionnaire imprégnée de l'intelligence humaine, est susceptible de transformer la nature et la soumettre à l'autorité des hommes. Ainsi, il rejette la philosophie idéaliste de Hegel et les thèses de Feuerbach. À l'instar de Machiavel qui inaugure la sécularisation du pouvoir politique, Marx réalise que pour atteindre l'équilibre de la société, il faut un renversement de l'ordre ancien. Cela se traduit par la rupture d'avec toute volonté supérieure au profit de l'action strictement humaine. Ces deux penseurs militent en faveur de l'efficacité en politique. Leur conscience commune de l'incertitude de la nature humaine les fait recourir à des moyens indifférenciés pour rétablir la concorde et le progrès dans les nations. Notre objectif dans cet article est de montrer l'opportunité du pragmatisme cher au management politique de Machiavel et de Marx dans le contexte politique de l'émergence du véritable État social. Aussi est-il admis que la révolution doit s'inscrire dans une dynamique socialiste pour réussir la transformation du monde.

Mots clés : Action humaine, machiavélien, marxien, monde, praxis, réalisme, transformation.

Abstract

Karl Marx shows through historical materialism that only praxis, revolutionary action imbued with human intelligence, is capable of transforming nature and subjecting it to the authority of men. Thus, he rejects the idealist philosophy of Hegel and the theses of Feuerbach. Like Machiavelli who inaugurated the secularization of political power, Marx realized that in order to achieve the equilibrium of society, it was necessary to overthrow the old order. This results in the rupture with any higher will in favor of strictly human action. Both thinkers advocate for efficiency in politics. Their common awareness of the uncertainty of human nature makes them resort to undifferentiated means to restore harmony and progress in nations. Our objective in this article is to show the opportunity of pragmatism dear to the political management of Machiavelli and Marx in the political context of the emergence of the true social state. It is therefore accepted that the revolution must be part of a socialist dynamic in order to succeed in the transformation of the world.

Keywords: Human action, machiavellian, marxian, world, praxis, realism, transformation.

Introduction

L'histoire de l'humanité semble marquée par la praxis, en tant que celle-ci résume le mode de penser et d'agir des peuples, alors, animés par une volonté de l'amélioration des conditions de la vie sociétale. Si, telle qu'elle apparaît, la praxis sous-tend le conditionnement de la morale par rapport à la justice sociale et à la dignité humaine, elle semble jaloner toutes les époques traversant même les sociétés les plus civilisées. Dans son déploiement, la praxis ou l'action transformatrice bouleverse les sociétés et les États, démontrant de la sorte qu'étant inhérente à la nature des hommes, elle participe de leur dynamique historique.

L'homme étant, selon Marx, actif, c'est-à-dire maître de son devenir, il lui revient de transformer sa condition matérielle. Dans cette optique, Marx fait l'éloge de la praxis révolutionnaire face à l'arbitraire politique et à l'injustice sociale dont est victime la majorité des peuples.

La réflexion sur la pensée politique marxienne laisse entrevoir l'influence de Machiavel, celui dont le nom reste associé à la violence dans la gestion du pouvoir, du fait qu'il conseille l'usage à bon escient de la ruse et de la force pour transformer un contexte social chaotique en une société politique viable. En effet, pour Machiavel, garantir l'ordre politique et social est fondamental ; tous les moyens dont le prince peut utilement se servir pour réussir ce pari sont autorisés. Car, « le succès du prince est soumis au verdict populaire et les moyens usités sont excusés s'ils ont été efficaces » (Machiavel, 2019, p. 22). C'est dire qu'avec le Florentin, le prince ne doit faire l'économie d'aucun moyen qui peut concourir à son succès. Il s'agit pour lui de faire preuve d'intelligence politique, d'être pragmatique. Sur ce point, Marx croise régulièrement Machiavel par sa pensée, lorsqu'il veut que la morale s'aligne sur la justice sociale. Est-il, pourtant, besoin de rappeler que Machiavel et Marx en clamant la violence visent une société juste et égalitaire ?

Notre problématique s'énonce comme suit : comment le pragmatisme politique peut-il inspirer et impulser la transformation du monde pour qu'il adienne comme un véritable globe social ? Autrement dit, en quoi la lecture de Nicolas Machiavel et de Karl Marx contribue-t-elle à la construction du véritable État social ?

Notre propos consiste, partant de ce constat, à montrer l'actualité de la vision commune machiavéenne et marxienne, à savoir, la quête et conquête, réalistes, du bien-être sociopolitique des hommes, à l'épreuve de la transformation du monde. Les méthodes historique, comparative et sociocritique nous permettront de décrire, dans un premier temps, les similitudes des pensées philosophiques de Machiavel et Marx. Nous montrons, dans un

deuxième temps, les mécanismes du rejet de l'idéalisme : de l'exigence d'une transformation des sociétés par la praxis, pour la transformation des sociétés. Nous présentons, en définitive, les actions déterminantes en application des pensées de Machiavel et de Marx dans la transformation du monde.

1. Des similitudes des pensées philosophiques de Machiavel et Marx

Les théories philosophico-politiques de Machiavel et de Marx ont des points de convergence doctrinale quant à leur appréhension du pouvoir politique. En effet, « Marx, dans l'interrogation philosophique qu'il mène sur la politique, entretient un rapport essentiel avec Machiavel dès lors que ce dernier est le fondateur d'une philosophie politique moderne, normative, c'est-à-dire reposant sur d'autres critères et d'autres principes d'évaluation que la philosophie politique classique » (M. Abensour, 2012, p. 59).

L'adoption par ces deux philosophes du même plan d'action pour garantir le bien-être sociopolitique des hommes fait qu'ils se rapprochent. En effet, s'ils partagent le souci de la transformation qualitative des situations d'inconfort de leurs sociétés respectives, leur choix de privilégier la politique pragmatique les unit davantage. Ils optent purement et simplement pour l'expérience au détriment des approches théoriques et métaphysiques, des réalités politiques et sociales qu'ont épousées leurs prédécesseurs et contemporains. Ce choix de l'expérience leur vaut d'être des révolutionnaires à bon droit, car ils sont soucieux de faire advenir, en référence critique au réel socio-politique, un ordre nouveau plus viable.

C'est ainsi que devant le désordre sans foi ni loi, à l'œuvre dans les États italiens de la Renaissance, Machiavel quant à lui, refuse de s'inspirer de l'imaginaire comme ses prédécesseurs et contemporains pour penser objectivement les crises socio-politiques en vue de solutions empiriquement adaptées pour ainsi dire efficaces. Il choisit d'affronter le réel tel quel ; d'en apprécier les contours, afin de mettre en place des stratégies d'approche efficaces. De là, il en tire des leçons politiquement utiles à la société qui n'aspire qu'à sa délivrance (Ce faisant, Machiavel est malgré tout convaincu que son option se démarque radicalement de la pensée pour admettre qu'elle ne peut pas faire l'unanimité. Mais il est tout aussi convaincu qu'elle ouvre une piste fructueuse pour la réforme sociale. C'est sans doute pourquoi, en s'opposant, il écrit en ces termes : « mais, étant mon intention d'écrire choses profitables à ceux qui les entendront, il m'a semblé plus convenable de suivre la vérité effective de la chose que son imagination » (N. Machiavel, 1952, p. 335). C'est que « plusieurs se sont imaginés des républiques et des principautés qui ne furent jamais vues ni connues pour vraies. Mais, il y a si loin de la sorte qu'on vit à celle selon laquelle on devrait vivre, que celui qui

laissera ce qui se fait pour cela qui se devrait faire, il apprend plutôt à se perdre qu'à se conserver. » (N. Machiavel, 1952, p. 335).

Pour Machiavel, il n'est plus question de se projeter à partir des considérations métaphysiques qui éloignent de la réalité que les expressions « de la sorte qu'on vit » (N. Machiavel, 2019, p. 66) ou encore « ce que l'on fait » (N. Machiavel, 2017, p. 73) traduisent. Au contraire, il pense qu'il faut agir en se fondant sur l'expérience pour aboutir à des résultats probants ou efficaces. C'est sans doute qu'en ce sens dans l'Avant-propos du premier livre *des Discours sur la Première décade de Tite Live*, il affirme s'être « déterminé à ouvrir une nouvelle route » qui permet d'atteindre « le but ». C'est à propos de cette rupture de ban entre Machiavel et ses prédécesseurs, que J. Giono écrit dans son "introduction" aux *Œuvres Complètes* (1952, p. X), qu'avec le Florentin, « il s'agit de prendre possession d'un royaume qui n'est plus au ciel, mais sur la terre ferme. [...] Plus de calendes grecques. On est désormais entre hommes ».

C'est dire qu'il faille abandonner le culte du mythe vertueux de l'Antiquité, tout comme l'illusion chrétienne d'un avenir paradisiaque du Moyen-âge pour s'en tenir à l'observation des faits pour apprécier objectivement et remédier efficacement aux crises socio-politiques fréquentes. Le choix de l'efficacité par Machiavel au détriment de l'abstraction semble avoir inspiré Karl Marx quand il motive les prolétaires à l'action révolutionnaire contre la philosophie spéculative.

Le pragmatisme de Marx le pousse à s'en tenir à l'observation de l'histoire et des faits de la pratique quotidienne des hommes en chair et en os. Aussi soutient-il qu'

à l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que l'on monte ici. (...) On ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os ; non on part des hommes dans leur activité réelle (K. Marx, D. Engels, 1977, p. 51).

C'est à partir de l'analyse de la pratique quotidienne qu'il est possible de mieux discerner « le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital » (K. Marx, 1977, p. 51). De même que Machiavel, trouve dans la subdivision de Florence en petits États ou en groupes sociaux constitués, la source de l'affaiblissement politique, de l'instabilité et de l'appauvrissement de sa patrie, Marx considère la réalité allemande de la structuration de la société en classes sociales, qui favorise l'inégalité des conditions de vie comme étant la véritable source du malaise social. Il pense comme Machiavel qu'il faille y remédier par un renversement pur et simple de l'ordre social. Car, il s'agit d'œuvrer à l'instauration d'un ordre

social plus viable ainsi qu'il le dit en ces termes : « La coïncidence du changement et de l'activité humaine ou auto-changement ne peut être considéré et comprise rationnellement qu'en tant que pratique révolutionnaire » (K. Marx, 1977, p. 24). La révolution est symptomatique de changement chez Marx, tout comme chez Machiavel. Cela renvoie au fait de la transformation idéologique des conditions politiques et sociales. En effet, la praxis de Marx est une méthode d'action visant la transformation révolutionnaire de la société dominée par les bourgeois au détriment des prolétaires qui sont les producteurs de richesses.

La praxis à dimension sociale est nécessaire. Elle est une action politique conséquente qui ne repose pas sur un besoin de réalisation de la philosophie, mais des conditions de transformation de l'existence matérielle des hommes. La philosophie a pour but de descendre de la sphère de la béatitude de la pensée pour la transformation du monde. La praxis ne décide pas une sortie hors de la philosophie, mais une prise en compte de la vie en tant qu'activité humaine et partie intégrante de la vie humaine. Toutefois, en vue de questionner la praxis, n'est-il pas nécessaire de se passer de l'idéalisme fondé sur les principes divins ?

2. Les mécanismes du rejet de l'idéalisme : de l'exigence d'une transformation des sociétés par la Praxis

Machiavel a toujours été un disciple exemplaire d'Aristote en raison du fait qu'il a adopté sa méthode scientifique. La démarche scientifique de Machiavel prend sa source dans les certitudes issues du commerce entre les hommes comme l'avait recommandé son maître. En effet, Aristote (1960, p. 22), dans *Politique*, affirmait ceci : « Je pense que l'art de la guerre est, en un sens un mode naturel d'acquisition (l'art de la chasse en est une partie) et doit se pratiquer à la fois contre les bêtes sauvages et contre les hommes, qui nés pour obéir, s'y refusent, car cette guerre-là est par nature conforme au droit »

Pour Aristote, l'action est nécessaire quand elle est la condition de la sécurité du citoyen et de l'État. Elle est créatrice de valeurs nouvelles dans la mesure où c'est par elle que les hommes en s'efforçant d'agir et par habitudes deviennent vertueux. C'est par le biais de l'action pratique quotidienne qu'on devient architecte, de même en pratiquant la justice et la tempérance, les hommes deviennent justes, tempérants et courageux. Mais que faire quand les êtres humains vivent à hors des voies vertueuses source d'harmonie sociale ?

Avec l'auteur de *l'Éthique à Nicomaque*, il convient de faire usage de la force ou de l'action pour faire respecter les normes sociétales. Si Platon et Aristote ne s'accordent pas sur l'origine de la vérité d'autant plus que l'idéologie platonicienne rompt avec le réalisme, les

deux penseurs antiques conviennent qu'il est important de solliciter l'usage de la force ou l'action pour l'harmonie de la société.

Machiavel est resté fidèle au réalisme politique du stagirite. Il rejette les spéculations et les arguments oisifs de ses prédécesseurs. Si son intention est d'écrire une « choses profitables à ceux qui les entendront » (N. Machiavel, 1952, p. 335), il lui a paru bien indiqué de « suivre la vérité effective de la chose que son imagination » (N. Machiavel, 1952, p. 335) dans la mesure où « plusieurs se sont imaginés des républiques et monarchies qui n'ont jamais été vues ni connues pour vraies » (Machiavel, 1952, p. 335). Machiavel rejette à cet effet, les conceptions idéalistes ou utopistes des premiers penseurs qui, selon lui, imaginaient des lois qui assureraient le bien-être des citoyens. Or, pour cet auteur, le préalable consiste à connaître la nature humaine afin de lui trouver les lois adéquates pour l'équilibre de la cité.

Marx s'est totalement référé à ce réalisme pour tenter de rétablir l'ordre dans la société. Il faut noter qu'à l'instar de Machiavel, Marx, en rendant un hommage appuyé à Aristote en le considérant comme un grand penseur a jugé utile de jeter aux oubliettes les pensées idéalistes de Hegel et celles de Feuerbach. Marx n'a accepté ni l'idéalisme de Hegel ni le matérialisme de Feuerbach qui n'ont pour objet que l'étude idéelle du monde et non sa transformation. Selon lui, « c'est pourquoi en opposition au matérialisme, l'aspect actif fut développé de façon abstraite par l'idéalisme, qui ne connaît naturellement pas l'activité réelle, sensible, comme telle » (K. Marx, 1977, p. 23). Marx reproche à Feuerbach le fait que son matérialisme ne soit pas totalement débarrassé des scories idéalistes de Hegel.

En effet, avec Marx, la philosophie devient, contrairement à Feuerbach, l'étude de la richesse. Dès lors, l'interprétation philosophique du monde doit céder le pas à sa transformation effective. « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer » (K. Marx, 1977, p. 27).

Il faut procéder empiriquement en partant de l'activité humaine sensible, la praxis, dans le cadre effectif de l'activité révolutionnaire, pratique-critique. Ainsi, comme il le pense, « le principal défaut, jusqu'ici, du matérialisme de tous les philosophes – y compris celui de Feuerbach est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine concrète, en tant que pratique, de façon non subjective » (K. Marx, 1977, p. 23).

Toute vie sociale étant fondamentalement pratique, la compréhension de toute praxis doit se soustraire de toute mystification théorique. En effet, selon Karl Marx (1977, p. 26), « toute vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la

compréhension de cette pratique ». Toute vie sociale est le préalable pour passer de la société bourgeoise à la société humaine ou humanité sociale et de l'ancien matérialisme au nouveau. Partant de ce fait, Marx proteste contre le règne des idées, des pensées et des concepts vides à mille lieux des réalités humaines matérielles. Aussi dédaigne-t-il le sophisme chimérique tout en dépréciant les idées bien fermées. Marx méprise également dans le refus des théories forcloses. Il reproche à Hegel le fait qu'il a mystifié la dialectique. L'opposition à la théorie est le fer de lance de tout matérialisme. En effet, Marx considère que toute évolution concrète de l'homme et de ses conditions de vie matérielle ne sont possibles que lorsque la théorie, la spéculation, l'abstraction ne contaminent pas la philosophie.

Nous retrouvons chez Marx ce retour au matérialisme ou plutôt cette rupture d'avec la vision hégélienne par trop idéalisante des choses, de la réalité elle-même. L'opposition décisive n'est pas seulement entre le matérialisme et l'idéalisme, mais aussi entre une philosophie de l'agir (pratique) et une philosophie de l'esprit (théorique) dont l'hégélianisme est la consécration effective et définitive. Car, le représentant classique de la philosophie spéculative moderne n'est autre que Hegel. C'est pourquoi sa « méthode dialectique, non seulement diffère par la base de la méthode hégélienne, mais elle en est même l'exact opposé » (K. Marx, 1977, p. 23). Marx révèle que le mouvement de la pensée que Hegel déifie ou mystifie n'est pas le simple reflet d'une société. En effet, pour lui, ce sont les réalités sociales qui fondent l'esprit des hommes et non l'inverse. Ce n'est pas l'esprit d'un peuple qui explique l'histoire, mais c'est l'histoire réelle qui explique son esprit.

À l'instar d'Aristote et de Machiavel, Marx découvre que dans la lutte des classes, les dominants ont toujours un ascendant sur les dominés. S'il a remis en cause la religion, cela résulte du fait que les dogmes religieux tout comme les pensées théoriques de Feuerbach et de Hegel ne permettent pas aux dominés de s'affranchir du joug de la servitude, au contraire elle les y maintient. Il affirme à juste titre que « la religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple » (K. Marx, F. Engels, 1971, p. 1). Les hommes sont le fruit d'une éducation en rejet des dogmes et savoirs imaginaires. En conséquence, l'homme qui ne subit aucune influence divine ou métaphysique peut toujours se parfaire par le biais des lois de la société. C'est pour cette raison que l'éducateur a besoin lui-même d'être éduqué.

Si tant est que les hommes soient responsables de leur destin, de leur devenir et cela, à travers leurs actions, l'homme est condamné à analyser et appréhender la société. Il lui revient de faire usage de sa raison, de son intelligence pour transformer son milieu surtout que « la société a toujours évolué dans le cadre d'un antagonisme, celui des hommes libres et des

esclaves dans l'Antiquité, des nobles et des serfs au Moyen Âge, de la bourgeoisie et du prolétariat dans les temps modernes » (K. Marx, F. Engels, 1976, p. 34). Ces termes ne manquent pas de démontrer que pour Marx, l'histoire est jalonnée de conflits entre les grands et les pauvres. Machiavel fait allusion aux riches sous le vocable «Gentils hommes» ou «Seigneurs» ou «Grands». Ceux-ci vivent au rythme des violations de tous les genres. Ces grands soumettent à leurs intérêts les lois de la société, ils ne visent que la domination et le commandement-assujettissement. Les riches se servent des lois pour opprimer et aliéner la masse appauvrie. En ce sens, « toutes les querelles qui naissent entre la noblesse et le peuple naissent du désir que la première a de commander et que la seconde a de ne pas lui obéir : tous les autres maux des républiques découlent de celui-là. C'est lui qui tient Rome désunie [...] Florence divisée » (Machiavel, 1952, p. 1066). Machiavel montre qu'il a toujours existé un conflit perpétuel entre les différentes classes sociales. Marx également a dévoilé que les intérêts contradictoires des classes sont à la base des luttes intestines entre les êtres humains. Les intérêts divergents s'expliquent par ce que la théorie darwinienne appelle la lutte pour la survie qu'on retrouve dans les règnes animal et végétal. Si l'ordre établi n'est pas immuable, il peut être renversé.

Devant le spectacle de la misère, les souffrances, l'humiliation des prolétaires, il était opportun de mettre fin à la dictature de la bourgeoisie qui en est à l'origine. Car, comme M. Horkheimer et T. Adorno le relèvent dans *La dialectique de la Raison*, « aussi longtemps que l'on sacrifie des individus, aussi longtemps que le sacrifice implique l'opposition entre collectivité et individu, la duperie sera une constante objective du sacrifice » (M. Horkheimer, T. Adorno, 1983, p. 11).

Si la richesse des capitalistes réside dans une accumulation des produits manufacturés, il va sans dire que l'idée d'une exigence éthique opposée est inévitable. L'éthique de la bourgeoisie obéit donc à une pratique économique attachée à ses propres intérêts qu'elle cherche à sauvegarder, quelles que soient les conséquences. D'ailleurs, Marx très critique à l'endroit de cette couche sociale, n'en dit pas moins pensant que le bourgeois n'est fidèle qu'à la maxime du salut des intérêts à tout prix. La maxime montre que, quel que soit le régime politique, l'État qui représente la classe bourgeoise ne peut garantir les intérêts des autres classes. Le pouvoir politique est dès lors, organisé par une classe en vue d'opprimer une autre. La bourgeoisie reste ainsi, une machine destinée à maintenir dans la sujétion la classe opprimée en vue de mieux l'exploiter. Que faire face à cette injustice ?

Contrairement aux philosophes qui n'ont fait qu'interpréter le monde, Marx songe à transformer sa société. Avec son ami Engels, ils ne pensent y réussir qu'au prix d'une

révolution. Dans *le Manifeste*, ils démontrent que l'homme est l'artisan de son destin. Si l'histoire est la succession des différentes générations, il y a une continuité puisque chaque génération évolue en transformant les anciennes circonstances. L'histoire étant une transformation continue de la nature humaine, l'action que vantent Marx et Engels consiste à utiliser les forces libératrices luttant contre les forces de l'exploitation et l'oppression.

Les progrès de la bourgeoisie exposent les prolétaires à un isolement qui les font s'associer en vue d'une révolution. Il faut pour le prolétariat détruire l'ancien système de production pour une égalité dans la répartition. Si la chute de la bourgeoisie et la victoire du prolétariat sont inévitables, c'est pour Marx une émancipation de l'homme puisque le prolétariat cherche à établir sa dignité humaine longtemps marchandée ou usurpée. Marx vise la réappropriation de son être par le prolétaire, à travers son épanouissement économique et social.

La force que revendique Marx vise la transformation vers la dissolution de toutes les classes et vers une société sans classes. Ce vœu rime avec la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme. Ainsi, contrairement aux vertus métaphysiques et théologiques, Machiavel et Marx montrent que les hommes sont produits et producteurs de leur propre histoire. Marx dans *La Critique de la philosophie du droit de Hegel*, s'est évertué à montrer que l'homme est l'être suprême pour l'homme. Cette critique renvoie à l'impératif catégorique dans lequel est prônée l'abolition de toutes les conditions sociales avilissantes de l'homme.

De ce qui précède, il est clair que Machiavel et Marx méditent à la suppression des classes, à la quête pour l'égalité, mais également à la recherche de la justice sociale. Il va sans dire que, de même que Machiavel, Marx est humaniste. Il met au-dessus de tout, la quête de la dignité humaine. C'est ce qu'Axel Honneth (2006, p. 167), appellera, plus tard « l'intersubjectif social » c'est-à-dire le souci de la liberté des citoyens. Ce qui est primordial chez un leader, c'est le souci de la promotion de la volonté générale et non celle des particuliers. Cette béatitude doit être au cœur de toutes les valeurs culturelles.

3. Les actions déterminantes en application des pensées de Machiavel et de Marx dans la transformation du monde

Machiavel souffre d'une critique mitigée. Pour certains, ces principes de conversation du pouvoir sont diffamatoires et blasphématoires, pour d'autres par contre, Machiavel est soucieux de l'instauration d'une république ; d'où l'éloge de son esprit de clairvoyance. En ce sens, il apparaît, d'ailleurs comme un penseur d'une célébrité quasi incomparable parmi ses pairs théoriciens politiques du XVI^e siècle. À preuve, de son nom émanent un substantif et

adjectif, machiavélisme et machiavélique, devenus d'usage commun. Pour l'opinion publique, Machiavel est machiavélique, c'est-à-dire celui qui vante que la force est ruse pour l'équilibre de la société, pis, celui qui incarne le mal sous toutes ses formes. Or, le terme "*machiavélisme*" a été employé pour la toute première fois sous une appellation anglaise. Les Anglais voulaient « vanter la clairvoyance de celui qui est qualifié de la sorte » (J-F Kervegan, 2007, 226). Pour tout dire, Machiavel a eu des adeptes et des adversaires les plus radicaux. Penseur contesté, sa théorie a été, dans l'ensemble, mal perçue. Ainsi, « totalement investi par ceux qui l'ont aimé ou haï, le portrait de Machiavel n'a cessé de varier dans l'histoire et il est très difficile de reconnaître le véritable visage de l'homme » (E. Cassirer, 1973, pp. 164-165).

Cependant, en marge de ce triste visage, Machiavel ouvre le sentier des dirigeants qui recherchent le bonheur de leur peuple. Le combat de Machiavel est de démontrer que le bon dirigeant est condamné à prioriser la quête du bonheur de la communauté. Or, tyrans, autocrates, despotes, potentats et d'autres « vampires politiques » manipulent son œuvre dans le seul but de justifier philosophiquement leur agressivité, leur inhumanité, leur cruauté et leur atrocité. L'on peut insinuer que Machiavel n'est pas machiavélique. Tout son souci était de mettre fin aux conflits entre les Grands et les pauvres matériellement, les prolétaires dans un société capitaliste. La grandeur ou l'engagement du philosophe italien a consisté à se mettre au service de son peuple, pour extirper le mal qui rongait son peuple et qui est ce qu'on devrait qualifier de violence.

Si Machiavel était la machine à administrer parce que chancelier chargé des affaires intérieures, extérieures et de la défense de Florence, Marx fut, quant à lui, à la tête de la première internationale (Association Internationale des travailleurs fondée à Londres en 1864). Machiavel pense que l'équilibre de la cité passe par une main royale qui pourra par la force mettre toutes les classes sur un pied d'égalité. Marx, le syndicaliste, prône l'usage de la violence de la part de la petite classe puisque pour lui, la bourgeoisie et l'État sont confondus.

Chez Machiavel, cette unicité est tangible, car l'État a toujours eu pour souci, la préservation des biens des Grands qui, d'ailleurs, sont ses collaborateurs. L'on peut en déduire que les deux visent une société juste et égalitaire. Ces deux visions s'apparentent. Elles peuvent se percevoir comme la facette pratique de la philosophie prônant l'agir dans ce monde et invite ainsi à sortir des limites théoriques de la pensée pure. Dès lors, la préoccupation de savoir quelle place revient à la philosophie, semble trouver sa réponse dans la XI^e thèse de Marx sur Feuerbach, à savoir que « les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, mais il s'agit de le transformer » (K. Marx, 1977, p. 27). À

l'instar de Moïse ou Cyrus, Marx s'est engagé à défendre les pauvres. Il a bien compris l'appel de Machiavel. C'est pourquoi il s'évertuera à ses risques et périls à revendiquer par la violence, la chute des bourgeois. Il s'érige en sauveur du prolétariat et l'action ou la praxis semble avoir été l'intérêt majeur de ce qui a déterminé son rapport aux philosophies antérieures, sa définition de la philosophie.

En conséquence, l'héritage philosophique que Marx reçoit de Machiavel impose une réappropriation du monde en privilégiant l'action à la philosophie pure ou spéculative. Il convient à cet effet, pour une action réelle, de sortir de la philosophie. En contestataire du conservatisme bourgeois, Marx ne recherche que la liberté des opprimés. Lénine n'a donc pas eu tort de lui vouer un culte, puisqu'il le considère comme le premier à lier en un tout unique, indissoluble, la théorie et la pratique de la lutte des classes. L'idéal chez Marx, c'est l'homme pleinement épanoui, un être libéré de toute condition d'aliénation. Il lui revient inéluctablement de freiner la systématisation des idées de la classe dominante par sa destruction.

La violence devient le garant de la santé morale des peuples. La pensée pratique de Marx est un combat militant pour la victoire du prolétariat. Pour lui, l'homme rationnel est celui qui incarne l'intérêt général. Il est convenable, selon Marx, que les politiques optent pour un État régi par les lois. Il revient aux hommes d'État de préférer un État régi par les lois qu'ils doivent s'activer à respecter et faire respecter pour l'épanouissement de leurs concitoyens.

En clair, il récuse toute machinerie pour écraser littéralement la classe ouvrière. En conséquence, « loin d'être épuisé, le marxisme [...] reste la philosophie de notre temps ; il est indépassable parce que les circonstances qui l'ont engendré ne sont pas encore dépassées, nos pensées ne peuvent se former que sur cet humus » (J. P. Sartre, 1940, p. 29). Pour Sartre, le pouvoir n'ignore plus que la réalité du technicien est la contestation permanente. Face à la « conscience malheureuse » les hommes prennent en main leur destin. N'est-ce pas pour ce mobile que Sartre affirmait que l'homme est l'artisan de son destin ? Comme nous le constatons, Marx a laissé un héritage qui reste indélébile.

La praxis marxienne est l'action révolutionnaire pénétrée de l'intelligence humaine qui sous-tend et préfigure son succès. Certes, elle n'est pas synonyme de pratique au sens stricte, mais, d'une osmose, d'un rapport fusionnel entre théorie et pratique. Elle démontre que l'union des prolétaires rime avec leur liberté, leur épanouissement. La force, selon ses mots, est un agent économique, c'est-à-dire que c'est dans le combat, la lutte qu'il peut avoir une société équitable. Cet appel a eu des échos très favorables en Afrique. Marx a d'abord séduit

certaines dirigeants africains qui s'étaient engagés contre les luttes anticoloniales. La pensée politique de Marx a fait naître des hommes d'action. Ces hommes d'État se sont vus contraints d'incarner une volonté qui dépasse leurs intérêts. Kwamé Nkrumah s'est brillamment illustré dans la lutte des classes en Afrique. Si Julius Nyerere semblait s'opposer à Nkrumah, il envisageait dans les faits un communalisme dans lequel l'égalité, la sécurité et le bien-être sont indéniables.

S'il n'est pas faux de souligner que les doctrines réalistes de Machiavel et de Marx ont été, peut-être, mal interprétées et mal utilisées, elles ont cependant, fait naître des individus supérieurs. Samba Diakité estime que si l'on peut déceler des mauvais exemples parmi les adeptes de Machiavel et Marx, force est de noter qu'une bonne application de ces pensées a été révélée chez nombre de dirigeants. Ainsi, « la grandeur s'éprouve dans l'héroïsme du guerrier, dans la force fondatrice et ordonnatrice, dans l'efficacité des plans et des inventions » (S. Diakité, 2015, p. 22).

Pour Karl Jaspers la façon dont on s'approprie le passé permet à des individualités de pouvoir se sacrifier, voire mourir pour ces idées. Le grand homme est, en conséquence, le représentant de son peuple. Il est le symbole de tout puisqu'il prend une forme impersonnelle qui lui permet de lutter contre l'injustice. Machiavel et Marx s'opposent à leurs passés pour le bien de leur communauté.

Ils restent dans l'histoire de l'humanité des hommes d'actions, des grands hommes. Des hommes d'État ont bien perçu la portée idéologico-pratique de ces deux philosophes militant radicalement à la suppression des classes. Leurs actions visent à mettre un terme aux injustices sociales, aux dominations, à l'exploitation des hommes par l'homme qui engendre les guerres civiles. Marx imbu de la clairvoyance de Machiavel exige des lois qui protègent les faibles. Si les mauvaises lois abandonnent les malheureux à leur misère, il faut porter assistance à ceux qui consentent à les respecter.

Aujourd'hui, la voie du pragmatisme empruntée par Machiavel et Marx est devenue une ordonnance pour tous les corps politiques malades de la division et de tous les maux attentatoires au bien-être collectif. Faire l'archéologie de la science politique machiavélienne ou de la praxis marxienne, dépasse les bornes d'un simple devoir de mémoire et consiste à descendre au tréfonds de ces théories révolutionnaires pour y puiser les secrets de l'unité, de la liberté, de la prospérité et de la paix pour réussir la réforme de l'Afrique actuelle, vouée à l'instabilité sociopolitique.

Conclusion

En reconstituant les philosophies de Machiavel et de Marx, il convient de noter que ces deux hommes d'action ne se soucient que du bonheur de leurs peuples. La valeur des révolutions machiavélienne et marxienne réside dans l'effort de transformation des conditions de vie des peuples, de la restauration de la dignité humaine à partir de la *maestria* humaine. La contestation des idées antérieures dont ils ont fait leur arme privilégiée a fait école, puisqu'« aujourd'hui, de plus en plus, on évoque des cultures de la contestation, des fronts de refus, des générations du front, de la coalition de la civilisation contre la barbarie lorsque la contestation atteint son paroxysme, lorsqu'elle est au stade du non-retour » (S. Diakité, 2015, pp. 13-14).

Si l'originalité de la pensée politique de l'italien réside dans le fait qu'il a spécifiquement démontré que la force constitue la loi fondamentale du pouvoir d'État, le génie de Marx est d'avoir répondu aux questions que l'humanité avancée avait déjà soulevées. Si le machiavélisme et le marxisme convergent, selon leurs pourfendeurs, avec des violences inouïes, ces deux doctrines s'efforcent de protéger la dignité humaine par l'action concrète. Machiavel et son disciple, Marx rêvaient d'une société où la justice constitue la rectitude morale. Plutôt que d'espérer de la magnanimité de leurs oppresseurs ou un salut quelconque venant de Dieu ou des armées étrangères, les nations au sein desquelles le délitement du lien social est manifeste doivent absolument recourir aux armes de l'unité pour reconstituer la cohésion sociale fissurée. L'unité, tant prescrite par Machiavel à l'Italie, à la merci des rapines des princes et des mercenaires étrangers, reste encore valable pour tous les États en proie à des crises destructrices des liens sociaux.

Références bibliographiques

ABENSOUR Miguel, 2012, *La Démocratie contre l'État, Marx et le moment machiavélien*, Paris, Édition du Félin.

ARISTOTE, 1960, *Politique*, textes établis et traduits par Jean Aubomet, Paris, Belles Lettres.

CASSIRER Ernest, 1993, *Le mythe de l'État*, traduit de l'anglais par Bertrand Vergely, Paris, Gallimard.

DIAKITÉ Samba, 2015, *Philosophie et contestation en Afrique*, Saguenay, Différence Pérenne.

HONNETH Axel, 2006, *La société du mépris*, traduction de Voirol, O, Rusch, P. et Dupeyroux, A, Paris, la découverte.

HORKHEIMER Max, ADORNO W. Théodor, 1983, *La Dialectique de la Raison*, fragments philosophiques, Paris, Gallimard.

KERVEGAN Jean François, 2007, *L'effectif et le rationnel, Hegel et l'esprit objectif*, Paris, Vrin.

MACHIAVEL Nicolas, 1952, *Œuvres complètes*, introduction par Jean Giono. Édition Établie et Annotée par Edmond Barincou, Coll. La Pléiade, Paris, Gallimard.

MACHIAVEL Nicolas, 2017, *Le Prince*, traduit de l'italien par Albert t'Serstevens, Paris, Libro.

MACHIAVEL Nicolas, 2017, *Ceux qui désirent acquérir la grâce d'un prince...*, Paris, Éd. Gallimard.

MACHIAVEL Nicolas, 2019, *Le Prince*, traduit par Christian Bec, Paris, Pocket (Poche).

MARX Karl, 1971 (1843), *Contribution à la Critique de la philosophie du droit de Hegel*, traduction de Jules Molitor, Paris, Éditions Allia.

MARX Karl-ENGELS Friedrich, 1976, *Manifeste du parti communiste*, trad. collège des traducteurs, Paris, sociales.

MARX Karl-ENGELS Friedrich, 1977, *L'Idéologie allemande, première partie, précédée de Thèses sur Feuerbach*, trad. Renée Cartelle et Gilbert Badia, Paris, Éditions Sociales.

SARTRE Jean Paul, 1940, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard.